L'ESPACE SEGMENTÉ: QUELQUES CONSIDÉRATIONS À PROPOS DE L'ESPACE NARRATIF DANS *OUTISHA* DE LE CLÉZIO

Loreto Cantón Rodríguez Universidad de Almería

I.- INTRODUCTION

Le roman *Onitsha* de J.M.G. Le Clézio, suppose une nouvelle entrée de cet auteur vers le monde des civilisations perdues, des gens colonisés et des colonisateurs qui ont préféré de changer leur vie, en cherchant un sens à tout ce qui pour eux est déjà pourri dans le monde occidental. Nous trouvons à nouveaux les sujets déjà apparus dans d'autres romans de l'auteur.

Il y a beaucoup de théoriciens de la littérature qui ont étudié ces sujets de Le Clézio suivant une approche de la mythocritique et il n'y a pas mal. Ce que nous essayerons ici, c'est de faire une approche d'un point de vue formel et de montrer selon les mots de Michel Raimond que "tout roman a partie liée avec l'espace; même si le romancier ne décrit pas, l'espace est de toute façon impliqué par le récit".

Nous allons constater comment l'espace est un élément constitutif de la chaîne narrative: action-espace-temps et que, dû aux caractéristiques du roman moderne, on ne peut pas parler isolément de n'importe lequel de ces éléments.

L'écriture typographique et les marques spatiales nous offrent un type de récit à structures opposées dans un ensemble circulaire de l'oeuvre. Il s'agit d'échapper à la civilisation, de la recherche d'un monde toujours désiré, un monde pur qui deviendra petit à petit impur et il faudra retourner au monde rejetté avant parce que c'est la seule issue qui reste.

I.- ESPACE ET RÉCIT.

Onitsha commence avec le voyage de Maou et son fils, Fintan, pour rencontrer Geoffroy, l'époux et le père de ces deux personnages. Ce début du roman enferme, d'un point de vue spatio-temporel, le sens même de toute la structure. Suivant l'idée de chronotope de Bakhtine, nous pouvons parler ici d'un roman de la quête qui nous est présenté à travers la prédominance d'un espace-temps qui agit ensemble. Mais ce fonctionnement est complètement différent à celui du roman d'aventures classique. Dans le cadre de la recherche d'un nouveau monde possible régi par d'autres lois, les personnages semblent venir, non seulement d'une autre civilisation, mais d'un autre subgenre littéraire, et c'est pour cela que l'espace de l'aventure n'a pas la logique de l'action qui lui était propre mais une autre qui pose la lutte intérieure de ces mêmes personnages pour se découvrir, pour se connaître à travers la recherche de leur idéal, sujet appartenant plutôt au roman contemporain.

¹ Raimond, Michel, *Le Roman*, Paris: Armand Colin, 1989.

Comme dans plusieurs romans de Le Clézio, le voyage qui nous présente la première partie c'est un voyage initiatique mais c'est aussi le voyage de l'écriture leclézienne.

Tout cela suppose un rapport très étroit de l'espace et le temps narratifs. Si dans la première et la dernière partie du roman les références temporelles sont très concrètes, dans les deux parties centrales, ces mêmes références sont presque inexistantes et l'on passe à une prédominance de l'espace à partir duquel vont se situer les autres éléments du récit.

Ce voyage qui commence le 14 mars 1948 suposse la perte d'une vie antèrieure, de certaines valeurs apprises dans une société occidentale et la recherche du mystérieux, de l'inconnu et conséquement du bonheur: "Ils s'en allaient, jamais plus rien serait comme autrefois" (I,14),² et aussi: "Maou n'avait jamais connu un tel bonheur" (I,20).

Au contraire ce voyage ne suppose pas une vitesse de la narration, ce n'est pas une vision paysagistique, il s'agit plutôt de la contemplation qui installe une lentitude dans le récit. On peut suivre le lent mouvement du "Subaraya", la lentitude du voyage dans la première partie: "Tout était si long, si lent, avançant le long de son sillon sur la mer sans fin, à la fois différent et toujours le même" (I, 47); et les journées longues et monotones à Onitsha. Cette même lentitude donne une priorité à la description sur la narration et on peut même affirmer suivant Gabrielle Althen que chez Le Clézio la description repousse la narration. C'est un espace "où se conjuguent dans leur nudité et leur liberté la mer, ou le sable, le ciel, le vent et la lumière, en somme des éléments è l'état brut, de vastes étendues suceptibles de donner la mesure d'une solitude"

Ces espaces sont prioritaires dans les textes de notre auteur, le temps s'arrête et le récit est interrompu par les "stases" des personnages.

Si l'on revient maintenant au "voyage"et aux journées dans le "Surabaya" on traduit ses stases dans un espace du passé et du souvenir installé à partir de certaines oppositions temporelles:

Les matins c'est un voyage vers l'avenir, la recherche de l'inconnu; les nuits, c'est le voyage vers le passé, la mémoire des souvenirs: "Le navire Surabaya était un grand coffre d'acier qui emportait les souvenirs, qui les dévorait" (I, 23).

L'espace de la quatrième partie est complètement différent à celui des parties centrales, même dans le temps (vingt ans après, en 1968): L'aventure est finie et la mort de Sabine Rodes confirme cette idée (IV, 251). Lui, il était le lien entre deux mondes différents, il appartenait à l'Ordre de l'Empire Britannique mais il avait voulu tout abandonner pour s'approcher des indigènes. Geoffray était devenu son disciple et il meurt aussi (IV, 250). Alors, il ne reste que Fintan et, lui, il avoue aussi: "je sais que je ne reverrai plus" (IV, 244) pour se référer à Onitsha. La réalité qui avait été annoncée par Sabine Rodes, est confirmée vingt ans après par les mots de Fintan:

² Toutes les citations de *Onitsha* correspondent à l'édition de Gallimard, 1991.

³ Althen, Gabrielle, "Narration et Contemplation dans le roman de Le Clézio" in *Sud*, Marseille, 1989, n° 85-86, (p.129-145). La citation correspond à la page 136.

"Maintenant tout est différent. La guerre efface les souvenirs, elle dévore les plaines d'herbe (...). Peut-être qu'il ne restera rien à Onitsha (...)" (IV, 239).

III.- ESPACE ET "POINT DE VUE".

Nous venons de placer l'espace comme l'un des éléments où le récit se développe.

Dans le cas d'*Onitsha* l'espace africain nous est montré sur le point de vue des différents personnages qui organisent le récit. De cette façon nous nous trouvons face à un seul espace partagé par plusieurs personnages. Leurs vivences séparent d'abord l'espace pour le faire confluer à la fin du récit.

Dans la première partie du roman, intitulé **Un long voyage**, Maou et Fintan partent pour l'Afrique, vers Onitsha. Au début c'est surtout le bonheur de Maou qui nous fait rêver d'une Afrique merveilleuse, avec des noms magiques qui supposaient une vie pleine complètement opposée à celle qu'elle venait de quitter en Europe. Alors, première opposition décrite: celle de deux continents bien différents, l'Afrique et l'Europe: "Maou n'avait jamais connu un tel bonheur" (I, 20), et aussi: Regarde: Madeira, Funchal. C'étaient des noms magiques" (I, 20). M. Heylings aide aussi dans ce type de bonheur: "Il avait dit des noms magiques: Tenerife, Gran Canaria, Lanzarote" (I, 24).

Pour Maou, écrire dans ces longues journées de voyage, c'était rêver aussi le bonheur: "Ecrire, c'était rêver. Là-bas, quand on arriverait à Onitsha, tout serait facile..." (I, 27). Ce bonheur de la première partie est justifié par l'inconnu, le mystère on garde le besoin d'espoir, d'un changement de vie dans un changement de pays. Mais cette vision positive de Maou dévient négative dans la deuxième partie, intitulé Onitsha:

"Maou avait rêvé de l'Afrique (...) Elle n'avait pensé que ce serait comme ceci, les journées longues et monotones, l'attente sous la varangue, et cette ville aux toits de tôla bouillants de chaleur...".(II, 73)⁴

Puis, dans la troisième, il y a à nouveau une vision positive: il s'agit maintenant d'une transformation complète du personnage, Maou c'est une autre Maou, elle appartient maintenant à ce pays sauvage dont elle avait rêvé mille fois: "Maintenant, elle appartient au fleuve, à cette ville..." (III, 148).

Il s'agit d'une structure circulaire qui part du bonheur et qui finit dans la déception totale. La même vision nous est montrée par Fintan mais plus accentué car il s'agit de la vision d'un enfant; la pureté de cet enfant lui fait se confondre, dès son

⁴ Le texte est souligné par nous.

arrivée, aux gens nobles, aux indigènes. Tout d'abord l'image qu'il a de l'Afrique c'est toujours à travers les mots de sa mère qui exprimaient tout le désir de partir là-bas. Mais, au contraire, pour lui, l'inconnu n'était pas toujours si beau. Il avait été abandonné par cet homme, son père, et il "voulait être quelqu'un d'autre" (I, 17). Dès qu'il arrive en Afrique, il a l'impression de connaître la ville, une ville qu'il a toujours haï, à tel point qu'il désire que ce soit déjà un passé, un souvenir: "...Fintan avait toujours été lá, l'Afrique était déjà un souvenir" (I, 33).

Mais, comme sa mère, il va se transformer, il deviendra un d'entre eux: "...Il lui semblait qu'il était né ici, auprès de ce fleuve, sous ce ciel, qu'il avait toujours comme cela (...) Jamais plus il ne sérait étranger..." (II, 84).

La vision de Geoffroy est diffèrente: il vit en Afrique pour faire réalité son rêve; celui de la recherche des anciennes sources egyptiennes en Afrique, à travers le Niger et le Nil. Ce rêve suppose, du point de vue du récit, une narration parallèle differenciée spatialement dans le texte par des marges plus amples à gauche. Il s'agit de suivre l'histoire du peuple de Mëroe et sa reine Arsinöe, histoire qui se présente en différents analepses, une espèce de retour en arrière qui n'est pas du tout gratuit, car il y a des indices qui apparaissent liés avec le récit prémier, comme le personnage de Oya. Le récit de Geoffroy c'est une histoire donnée au lecteur en plusieurs fragments tout au long du récit, comme s'il s'agissait de montrer cette recherche pour lui y entraîner⁵

La finalité de Geoffroy et, pourquoi pas, celle de Maou, est la même de la reine Arsinoë: la recherche de la liberté et du bonheur dans un autre lieu. Il sont tous des déracinés. Mais Geoffroy sera aussi déçu: "Que suis-je venu chercher? pense Geoffroy, et il ne peut pas trouver de réponse..." (III, 193), et aussi: "Il pense: tout est terminé. Il n'y a pas de paradis" (III, 196). Parallélement la reine Arsinoë est aussi deçue, elle va mourir sans accomplir son rêve: "Elle sait maintenant qu'elle n'arriverait jamais jusqu'à son rêve. Le fleuve restera étranger..." (II, 139).

Il ne reste alors, qu'une quatrième partie de nostalgie du passé: le rêve est détruit et le voyage est fini. Mais parallèlement il reste aussi la nostalgie de repéter ce rêve et cela est exprimé par l'idée de descendence⁶ S'il existe cette quatrième partie c'est pour que Fintan ait la possibilité de raconter tout cela a sa soeur, une fille qui, de quelque manière, va appartenir aussi a ce monde sauvage et pur: "Là-bas, les gens croient qu'un enfant est né le jour où il a été créé, et qu'il appartient à la terre sur laquelle il a été conçu" (III, 226). Cette descendence se donne dans trois niveaux:1). La reine Meroë à sa fille Arsinoë-Oya? (III, 168). 2) Oya a aussi un fils qui appartient à la civilisation indigène. 3) Maou aura sa fille à qui pourra tout raconter.

IV.- ESPACE SÉMIOTIQUE ET MÉTAPHORIQUE.

"Toute la narration de ces textes se déploie entre les deux pôles de la métaphore géographique qui lui permet de se déployer et lui assure

⁵ Suivant la même idée et la même exposition scripturale nous pouvons citer le roman *Désert*.

⁶ Pour Le Clézio, il existe toujours ce besoin de renaître, de nousrapprocher de nos aïeuls. C'est pour cela qu'il existe une descendance cachée.

une <u>signification symbolique</u>. Cette métaphore est celle de <u>l'ailleurs</u>, l'ailleurs étant comme il se doit, au moins pour un temps, meilleur que l'ici⁷⁷

Voilà la métaphore centrale de ces derniers romans de Le Clézio. Une métaphore où l'espace devient privilégié, où il existe une géographie valorisée <u>ailleurs</u>.

Dans notre cas, cet ailleurs est donné dès le début par le titre du roman *Onitsha*, dans le continent africain⁸ Dans ce même espace, il faudrait souligner l'importance de la métaphore du fleuve qui est personnifié tout au long du roman. Il est le centre d'orientation dans tout le récit:

"Sabine Rodes disait que c'était le plus grand fleuve du monde, parce qu'il portait dans son eau toute l'histoire des hommes, depuis le commencement" (II, 105).

Il influence aussi le devenir et la pensée des personnages comme Maou et Fintan.

"Il [Fintan] lui semblait qu'il était né ici (...) C'était la puissance lente du fleuve, l'eau qui descendait éternellement, l'eau sombre et rouge porteuse de troncs d'arbres (...)" (III, 184).

C'est dans ce fleuve qui représente non seulement le Niger mais aussi l'Omerun et le Cross, où S. Rodes habite et c'est dans ce même fleuve que G. Allen va connaître la réalité.

C'est le fleuve qui impose le rythme du roman avec sa puissance et son calme, et, c'est à partir de lui que nous sont donnés les principaux axes spatiaux du récit, à savoir, la ville indigène et la ville colonisée dans toutes ses formes. La ville Onitsha se présente comme cela: "C'était un nom très beau et très mystérieux, comme une fôret, comme le méandre d'un fleuve" (I, 52).

Si maintenant nous pensons à Lotman⁹ quand il affirme que le langage des relations spatiales se montre comme l'un des moyens principaux pour interpréter la réalité, nous pouvons étudier les différentes oppositions établies dans le texte:

D'abord l'opposition haut/bas. Cette opposition se manifeste à travers la situation des maisons des Anglais face aux villages indigènes. Le haut suppose une domination; ce sont les Anglais qui habitent dans ces maisons (Ibusun, la maison de G. Simpson, etc.) et d'où l'on peut dominer les gens du pays, les Africains, qui habitent les villages indigènes (le village où Bony habite) et qui sont soumis au pouvoir des Anglais (enchaînés comme des animaux, p. 74).

⁷ Althen, G; op. cit. p.131. Le texte est souligné par nous.

Notons les connotations historiques du nom. Le Clézio choisi Onitsha et non le terme Biafra, qui répondrait à la colonisation, à la partie historique qui apporte du malheur et l'exploitation des gens.
Lotman, Jouri; La structure du texte artistique, Paris: Gallimard, 1973.

Cette opposition entraîne une autre, celle de ce qui est ouvert/fermé: la ville d'Onitsha n'est pas ce qu'on avait attendu, les noms magiques se transforment:

"Maintenant Maou avait rejoint le fleuve, elle était venue, enfin, dans ce pays dont elle avait rêvé si longtemps. Et tout était si banal. Ollivant, Chanraï, United Africa, est-ce que c'était pour ces noms-là qu'on avait vécu?" (II, 86)

L'Afrique, et surtout Onitsha, devient un espace clos, fermé, monotone. Heureusement il y a une civilisation indigène qui se présente à l'état brut avec un paysage naturel où l'on peut s'évader comme Fintan fait, un paysage ouvert, mystérieux et en quelque sorte interdit (là où Oya se baigne). C'est la colonisation anglaise qui dévore ce paysage pour sortir du profit.

"(...) la fôret avait disparu depuis longtemps, pour laisser la place aux champs d'igname et aux plantations de palmiers à huile" (II, 73).

Cette métaphore du sauvage a la plus grande représentation avec l'espace qui entoure Oya, "(...) Elle n'était de nulle part" (II, 93). Elle aussi est influencée par le fleuve et même lui appartient: "Elle était la déesse noire qui avait traversé le désert, celle qui regnait sur le fleuve" (II, 94).

Muette, comme plusieurs personnages de Le Clézio, elle apparait de temps en temps dans le récit comme un indice, pour indiquer que même si les personnages principaux appartiennent à un autre monde ils ne doivent pas oublier qu'ils sont dans son monde à elle, ce sont eux les intrus.

V.- L'INTERTEXTUALITÉ SPATIALE.

Il existe toujours dans Le Clézio des "récits seconds" qui reviennent par des analepses et qui ne sont pas gratuits. Ces "mises en abyme" ont toujours leur rapport avec le récit premier même si leur espace géographique et textuel est différent dans chaque cas.

Dans Onitsha, c'est vrai que tous les récits seconds sont, bien entrelacés les uns par rapport aux autres, bien liés directement au récit premier. Même si ce n'est pas le moment d'approfondir dans l'étude de ces récits seconds, nous voudrions au moins exposer un schéma de tous ces récits pour montrer comment certains espaces se répètent.

Récit premier: C'est celui qui est raconté par Fintan dès son départ vers Onitsha, sa vie la-bàs, son retour en Angleterre et sa vie vingt ans après. Le problème qui se pose ici est que les trois premières parties du roman sont racontées en troisième personne et seulement la dernière,"Loin d'Onitsha" (où l'on change précisement

d'endroit) est relaté en première personne. Mais nous ne devons pas nous tromper. Cette troisième personne est aussi Fintan qui va reconstruire le récit à travers les cahiers écrits par sa mère, ceux de son père et ses propres cahiers.

Récits seconds:

1.- <u>Un long voyage</u>: Il est focalisé par Fintan. Il s'agit de sa propre histoire à travers l'invention d'une jeune fille, Esther. Esther va faire le même chemin que celui d'Arsinoë, la reine de Meroë. Le Clézio nous transmet cette histoire petit à petit, elle suit la lenteur de tout le récit, le même mouvement, les événements arrivent parallèlement à ceux de Fintan. D'abord, elle se présente en lettres capitales, elle se fait remarquer (I, 49), ensuite c'est un élément de plus dans l'espace narratif.

Cette partie souligné suppose l'union avec le récit premier, on lie la légende et la réalité fictionnelle.

"Entre les fleuves était tracée au crayon rouge la route qu'avait suivie la reine Meroë, quand elle était partie à la recherche d'un autre monde avec tout son peuple" (II, 105).

- 2.- <u>L'oracle d'Aro Chuku</u>. Il est focalisé par Geoffray Allen. Il l'écrit dans son journal. Cette histoire a deux sources: D'un côte il y a le <u>Livre des Morts</u> égyptien (p.120, 191...) et le <u>Rêve de Geoffray</u> (p.124, 162...) qui se correspond aussi avec le rêve d'Arsinoë (p.128).
- 3.-Le voyage de Geoffray. C'est la réalisation de son rêve. L'espace est le même qui nous est montré dans la légende car il s'agit d'une reconstruction (p. 176, 191, 212, 216...) Cette histoire est interrompu à un moment donné par l'explication d' un fait historique: en décembre 1901, les forces britanniques du colonel Montanoro soumettent le peuple d'Onitsha (p. 177). Ce fait suppose aussi la fin du voyage de Geoffray, du bonheur de Fintan et Maou et d'Onitsha comme ville "pure"

C'est à travers la quatrième partie, qui se développe vingt ans après en Europe, que nous pouvons tout recomposer. Il s'agit du journal intime de Fintan et d'une lettre qu'il écrit à sa soeur pour tout raconter. Cette soeur qui est peut-être une partie de chacun de nous, un destinataire universel. Voilà le message d'un livre dont l'auteur même avoue "J'aurais voulu que ça ne finisse jamais" car il faut essayer de garder toujours ces souvenirs de pureté détruits par la civilisation.